

*AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE*

## FEUILLET DE ST SYMÉON

**N°365 15<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE**

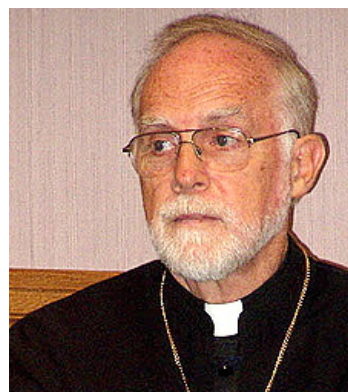
Le présent feuillet complète pour le 15<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte les feuillets n°38, 93, 147, 199, 258, 310, feuillets que l'on peut télécharger sur le site

<https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets>

**15<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte  
(Mt 22, 35-46)**

**DIEU EST AMOUR**

**Homélie du père Jean Breck  
(17 septembre 2023)**



Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

L'Évangile que nous venons d'entendre consiste en deux parties qui, semble-t-il, n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Le passage commence sur le thème du plus grand commandement, celui de l'amour pour Dieu et autrui. Il continue par le curieux épisode où Jésus confond ses adversaires par une interprétation de l'Écriture qui met en question leur image du Messie et sa relation avec le roi David.

Lus dans leur contexte, pourtant, un lien fondamental existe entre les deux passages. La tradition orale avait déjà joint les deux, et ce lien était maintenu par les évangélistes lorsqu'ils ont rédigé leurs écrits. Et cela parce que le sujet principal des deux, c'est la manière dont Jésus met dans l'embarras ceux qui essaient de le piéger. Bien qu'aux yeux des Pharisiens, Jésus soit un homme « non-instruit » parce qu'il n'était pas éduqué dans une école religieuse, Il se montre bien plus compétent qu'eux quand il s'agit de l'interprétation des livres sacrés.

Lorsque nous lisons ces deux passages, notre attention se concentre surtout sur les paroles prononcées par Jésus, avec ses citations de la Bible hébraïque et la façon dont Il les utilise pour faire passer son enseignement. Jésus venait de réduire au silence les Sadducéens en matière de résurrection des morts. Maintenant, ce sont les Pharisiens qui essaient de Lui tendre un piège en demandant à Jésus, « *quel est le (plus) grand commandement de la Loi de Moïse ?* ». Jésus répond en faisant appel à deux

commandements des Écritures, le premier tiré du livre de Deutéronome concernant l'amour pour Dieu, le second trouvé en Lévitique sur l'amour dû au prochain. « *De ces deux commandements, dit-il, dépendent toute la Loi et les Prophètes* ». Comme Il avait fermé la bouche aux Sadducéens, Jésus réussit à faire de même aux Pharisiens, utilisant contre leur raisonnement des éléments de leur propre tradition.

Le conflit entre Jésus et les sages d'Israël s'est produit à une époque révolue et ne nous concerne guère aujourd'hui. En revanche, ce que Jésus affirme au sujet de l'amour – pour Dieu et pour l'homme – est d'une portée universelle, indépendante du contexte historique. Son enseignement touche au cœur même de tout un chacun, et en particulier de ceux qui cherchent à remettre leur vie et leur destin entre ses mains.

Pour saisir le sens profond de l'amour – notre amour pour Dieu et l'amour de Dieu pour chacune de ses créatures – l'Évangile de St Jean et sa Première Épître s'avèrent incontournables. Dans la Chambre Haute à Jérusalem, la nuit de sa Passion, Jésus s'est réuni avec ses disciples pour célébrer avec eux la Pâque de son peuple juif. St Jean, qui fut présent, nous raconte l'action de Jésus, lavant les pieds des douze, y compris ceux de Judas Iscariote qui se préparait à Le trahir en Le condamnant à la torture et à la mort sur une croix.

Le lavement des pieds est d'une signification profonde. C'est un signe symbolique de l'attitude que les disciples devraient avoir les uns envers les autres. En même temps c'est un appel qui s'adresse aux fidèles de toutes les générations, y compris la nôtre. Se laver les pieds mutuellement – *c'est-à-dire se mettre au service les uns des autres avec humilité et fidélité* – symbolise la profondeur de l'amour que Dieu possède pour chacun d'entre nous, l'amour d'un Père pour ses enfants bien-aimés. C'est donc dans ce contexte que Jésus donne à ses disciples ce qu'Il appelle « *un commandement nouveau* » : « *Comme je vous ai aimé, dit-il, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres* ». Parole de grâce mais aussi parole dure, car comme Jésus le dira quelques moments plus tard, « *Nul n'a d'amour plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'il aime* ». Jésus a sacrifié sa vie pour nous par un geste d'amour sans limite. Grâce à ce geste, la justification et le sens même de notre vie se trouvent dans l'amour caritatif que nous devons nous offrir les uns pour les autres. Voilà le sens biblique de l'amour. Non pas l'amitié (*philia*), ni le désir ou amour érotique (*erôs*), mais un amour sacrificiel, un amour fondé sur le respect et la gratuité, le don de soi pour l'autre que les Écritures nomment *agapé*.

La Première Épître de St Jean consiste en une affirmation extraordinaire de ce genre d'amour. Elle est aussi, malheureusement, un des écrits les moins lus et les moins interprétés du Nouveau Testament. Elle nous offre de précieuses informations concernant la formation des premières communautés chrétiennes et

des conflits qui ont profondément secoué l'Église pendant les premières années après la Pentecôte. La Première Lettre de Jean fut écrite par l'apôtre lui-même ou par un autre « Jean », « Jean le Presbytre », auteur des deux petites lettres adressées aux membres des communautés dites « johanniques ». Jean contient tant d'information sur le développement historique de ces communautés, que les savants ont tendance à passer à côté de la richesse de sa théologie. Une exception importante à cette tendance est le traité sur l'amour que constitue le commentaire de St Augustin. (Pour ceux qui s'intéressent à la question, une excellente édition de ce chef-d'œuvre a été publiée par les *Sources chrétiennes*).

À un moment donné, sous des conditions perdues dans l'histoire, la communauté johannique fut bouleversée par un schisme causé par un certain groupe de ses membres. Pour des raisons morales, et parce qu'ils niaient l'incarnation du Christ et mettaient en question les fondements de la foi chrétienne, la tension entre eux et d'autres membres de la communauté s'est intensifiée au point où l'église fut scindée en deux. Ces hérétiques, que St Jean appelle « les antichrists », se sont dressés contre les autres et finalement ils sont sortis de la communauté.

St Jean a condamné ces séparatistes comme de « *faux prophètes* » pour leur enseignement et comme des hypocrites qui « *marchent dans les ténèbres* », surtout pour leur refus de pratiquer l'amour, l'*agapê*. C'est dans ce contexte qu'il écrit « *Dieu est amour !* ».

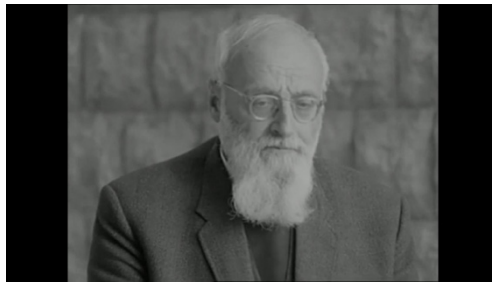
Cette affirmation n'est pas à comprendre comme une définition de l'être de Dieu, mais comme une affirmation de la manière dont Dieu se comporte envers nous. Elle affirme que Dieu – invisible, incompréhensible, ineffable et immortel – a envoyé dans le monde son Fils bien-aimé, pour assumer la plénitude de notre vie, de notre souffrance et de notre mort. Et cela, afin que nous puissions nous unir à Lui par notre foi et notre dévotion. Le don sacrificiel du Fils de Dieu est le signe, voire la preuve, que Dieu nous aime, intimement et personnellement, du fond de son cœur. « *Cet amour consiste non pas en ce que nous avons aimé Dieu, dit St Jean, mais en ce que Lui, Il nous a aimé et qu'Il a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés* ». Puis il ajoute, « *Bien-aimés, si Dieu nous a tant aimé, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres* ».

« *L'amour de Dieu, nous dit le saint apôtre Paul, est répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné* » (Rom 5, 5). Cela veut dire que le don de l'amour divin que nous avons reçu en promesse est capable d'opérer dans notre vie une véritable transformation. L'amour n'est pas un simple sentiment. Il est une puissance provenant de Dieu qui nous fait – dans la mesure où nous le désirons et où nous le cherchons – porteurs de l'amour divin dans un monde cassé, un monde qui, comme le dit St Paul, est soumis à la vanité et à la corruption. Mais ce même monde, avec la création toute entière, languit après « *la liberté glorieuse des enfants de Dieu* » (Rom 8, 21).

C'est donc à nous d'accueillir le don de l'Esprit qui est l'amour de Dieu, et pour nous-mêmes et pour le monde qui nous entoure, afin d'accomplir la tâche principale de notre existence : faire répandre en nous et autour de nous l'amour que Dieu nous accorde, pour que tout soit comblé par la puissance qui seule peut libérer le monde des ténèbres de la corruption et de la mort.

Notre vraie vocation, donc, n'est pas à confondre avec notre métier ou notre activité professionnelle. Nous sommes plutôt appelés à « vivre l'amour de Dieu » en nous-mêmes et envers tous ceux qui nous entourent, tous ceux que Dieu met sur notre chemin. Ceci signifie d'abord les membres de notre famille et notre cercle d'amis. Mais il s'agit également des personnes autour de nous qui se trouvent en difficulté ou dans le besoin : les pauvres, les malades, les abandonnés et, oui, ceux que nous considérons comme nos ennemis.

En fin de compte, notre vocation – qui seule donne un sens à notre vie – c'est de rendre grâce sans cesse pour l'amour de Dieu en Jésus Christ. C'est de répandre cet amour par chaque parole de notre bouche et chaque geste de nos mains, pour que le monde sache que Dieu nous aime tous, au-delà de tout ce que nous pouvons espérer. Amen.



**Le plus grand commandement  
(2 Co 4, 6-15 ; Mt 22, 35-46)  
Homélie du Père Lev Gillet**

L'évangile de ce dimanche comprend deux parties très distinctes.

Tout d'abord, un avocat ou scribe s'approche de Jésus et, pour l'éprouver, lui demande quel est le grand commandement de la loi. Jésus répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Jésus ajoute : « De ces deux commandements dépendent toute la loi et les Prophètes ».

« Tu aimeras... ». Ce précepte découle de la nature même de Dieu. « Dieu est amour (1Jn 4, 8) » : c'est pourquoi nous devons aimer. C'est en aimant que nous irons dans le sens même de la vie et que nous imiterons Dieu, selon notre faible mesure.

Nous aimerons Dieu, ce qui signifie que nous aimerons l'amour, « le Seigneur ton Dieu ». Ce Seigneur-amour, ce Dieu amour, n'est pas un sentiment impersonnel ou une entité métaphysique. C'est une personne vivante qui communique libéralement à toute créature sa vie d'amour ; il est une émotion d'amour qui se propage à partir d'un cœur infiniment aimant. Si aimer Dieu signifie aimer l'amour, il semble que rien ne soit aussi simple et aussi facile que le grand commandement. Oui, d'un certain point de vue, aimer Dieu est simple et facile : mais ce qui est requis de nous, c'est un amour total, c'est aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, et ce mot tout marque la difficulté et en quelque sorte l'héroïsme d'un tel amour. Car il s'agit de retrancher tout ce qui est contraire ou même étranger à Dieu, de lui consacrer notre être sans réserve, de n'admettre en nous que ce qui peut être intégré dans son amour et sanctifié par celui-ci.

Dieu demande notre cœur : en hébreu comme en grec, le mot « cœur » n'a pas les implications sentimentales qu'il reçoit dans les langues modernes, mais il désigne la partie la plus noble de la personne humaine, le siège de l'intellect et de la volonté.

Dieu demande notre âme : le mot hébreu est ici plus profond et plus riche que le terme que nous employons, car il désigne à la fois l'âme, la vie et le sang, de sorte que, pour Jésus et ses auditeurs juifs, aimer Dieu « de toute son âme » suggérerait déjà, quoiqu'obscurément, l'immolation et le sacrifice.

Dieu demande notre esprit, notre pensée : notre logique humaine, notre science, notre culture doivent être transfigurées en lui. C'est là le premier et le grand commandement : Jésus insiste sur la priorité de l'amour envers Dieu.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain ne peuvent pas être mis sur pied d'égalité : l'amour du prochain découle de l'amour de Dieu. Cet amour de Dieu est la source ; ainsi se trouve condamné et rejeté tout humanitarisme. Mais Jésus, s'il n'identifie pas les deux amours, proclame que l'amour du prochain est un commandement qui « est semblable » au précepte d'aimer Dieu, et c'est en rapprochant ainsi les deux commandements qu'il se montre, par rapport à la loi juive, innovateur et suprêmement original. Il l'est encore par sa conception nouvelle du mot « prochain ». La tradition juive restreignait l'application de ce mot aux Juifs et aux prosélytes, tandis que Jésus, comme le montrera la parabole du bon Samaritain, donne au même mot une extension illimitée. L'amour du prochain, tel que Jésus le commande, n'est pas moins totalitaire que l'amour de Dieu : il s'agit d'aimer le prochain comme soi-même, et ce mot comme nous fait mesurer toute la difficulté du commandement.

En ajoutant que de ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes, en faisant de l'amour l'essence même de la vie divine et de la vie humaine, Jésus dépasse d'une manière décisive toute la tradition juive. Et Il nous donne un

critère pour mesurer à chaque instant notre vie spirituelle (nous pourrions dire : pour prendre notre température spirituelle). Il suffit de nous demander : en admettant telle pensée, en prononçant telle parole, en faisant tel acte, puis-je sincèrement, humblement dire que j'aime Dieu de tout mon cœur et mon prochain comme moi-même ?

Dans la seconde partie de l'évangile de ce dimanche, Jésus demande aux Pharisiens ce qu'ils pensent du Christ et de sa filiation. Si le Messie est, comme ils disent, fils de David, comment David peut-il, dans le psaume 110, l'appeler « Seigneur » ? Les docteurs sont réduits au silence et n'osent plus interroger Jésus. Notre Seigneur prend assez souvent la même attitude à notre égard, quand nous nous approchons de lui dans la méditation et la prière intime. Souvent il nous pose des questions ou soulève des difficultés qu'il semble laisser sans solution, parce qu'il attend que nous-mêmes, allant jusqu'à la conclusion logique de notre pensée aidée par la grâce, trouvions la solution qu'il n'a pas exprimée. Dans le cas présent, les Pharisiens n'osent pas tirer la conclusion et dire que le Messie est fils, non seulement de David, mais de Dieu, et ils préfèrent ne plus rien demander à Jésus. Ce ne sera pas notre attitude; même lorsque les questions (généralement d'ordre pratique et impliquant de notre part une décision) posées par Jésus nous gênent, nous ne nous réfugierons pas dans un silence boudeur ou révolté; mais nous essaierons loyalement de répondre, sans soustraire nos plaies secrètes à la pleine lumière du Sauveur.

L'épître exprime d'une manière poignante les épreuves souvent si douloureuses que comporte le ministère apostolique, et aussi l'espérance qui n'abandonne jamais l'apôtre: « ...ce trésor, nous le portons en des vases d'argile...Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas écrasés; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés; terrassés mais non annihilés... ».

Certains mots de l'épître conviennent, non seulement à la vie de Paul ou d'un apôtre, mais à toute vie donnée aux hommes pour Jésus-Christ: « ...Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps...Nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus...Ainsi la mort fait son œuvre en nous et la vie en vous ». Il ne s'agit pas seulement ici du suprême sacrifice des martyrs, mais aussi de ce sacrifice qui trouve son expression dans les « petites » (mais souvent en même temps si grandes) choses pratiques de la vie et qui peut être renouvelé chaque jour.

D'après Moine de L'Église D'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur* t. 1, Éditions An-Nour, p. 19-22.

